

MATIÈRE ET SPIRITUALITÉ (2^{ÈME} PARTIE)

Pour une conception matérialiste de l'esprit et de la spiritualité

Jacques Ferber

vendredi 15 juin 2001

Article publié dans la revue 3^{ème} Millénaire n°42 - 1996.

INTRODUCTION.....	2
EVOLUTION ET CONSCIENCE	2
Pré-pensée animale.....	2
De l'évolution des espèces au développement de l'individu	4
L'apparition de la conscience.....	5
Les formes de conscience	7
CONSÉQUENCES POUR LA SPIRITUALITÉ	8
Spiritualité et prise de conscience.....	8
De l'importance du symbolisme	9
CONCLUSION : MATÉRIALISME ET RÉENCHANTEMENT.....	10

INTRODUCTION

Dans un article précédent, nous avons vu comment la pensée dualiste conçoit le rapport corps-esprit. Celle-ci est liée à une crainte, la peur de la mort de l'ego, et à un désir, celui de perpétuer cet ego. Nous avons aussi souligné le lien qui existe entre le dualisme et la pensée objectiviste qui prétend que le monde est bien tel que notre intellect l'appréhende : ils sont nécessaire l'un à l'autre pour conclure à la réalité de l'esprit dégagé du corps. Mais si les obstacles et les contradictions de cette philosophie sont légions, elles n'empêchent pas un grand nombre de penseurs de tenter de s'y adonner. L'attrait est trop fort. Et les autres voies sont difficiles à comprendre car elles doivent s'affranchir de la simplicité, un peu naïve d'ailleurs, de l'objectivisme.

C'est pourquoi, nous essayerons de montrer dans cet article qu'il existe une alternative à la thèse dualiste. Elle passe par une meilleure compréhension de la place de l'être humain dans le cosmos, et s'accorde entièrement avec les connaissances scientifiques actuelles.

EVOLUTION ET CONSCIENCE

L'esprit peut-il être compris comme une propriété émergente de la matière et non pas comme une entité séparée ? C'est tout un courant des sciences cognitives qui répond positivement à cette question, avec nombre d'arguments à l'appui¹. Cette idée peut faire sourire : comment une pensée, un état du moi et encore plus la conscience peuvent-ils provenir de la matière ? Il y a là quelque chose qui choque apparemment le sens commun.

Pourtant, tout cela devient fort logique et se comprend très bien si l'on considère le phénomène de l'évolution. Tout ce qui fait l'individu est le produit de deux évolutions, celle qui a produit les espèces et celle qui l'a produit lui au sein d'une espèce. De plus, ces évolutions sont liées : l'ontogenèse, c'est-à-dire le développement individuel, retrace globalement la phylogenèse, ou l'évolution des espèces. De ce fait, l'être humain, que l'on parle de l'espèce humaine ou d'un individu particulier, n'est pas apparu, tel Athena, tout armé de son intelligence et de sa conscience : sa faculté à connaître s'est développée lentement dans un rapport constant avec son environnement.

Pré-pensée animale

L'évolution des espèces résulte d'un double mécanisme de production de diversité et de sélection des individus viables issus de cette production. C'est

¹ Citons pêle-mêle Maturana et Varela, Dennett, Minsky, Edelman, Searles et Changeux dans une certaine mesure. Pour en savoir plus, on pourra se référer à 3^{ème} Millénaire numéro 37, « Sciences cognitives et conscience ».

ainsi que les animaux ont occupé la terre, les océans et le ciel : par petites touches, les différentes formes de vie biologiques ont envahi la quasi totalité des habitats terrestres, marins et aériens.

Les animaux vivent pour la plupart dans ce qu'on appelle un état réactif. Les situations qui se présentent à eux sont les sources immédiates de leur comportement. Qu'un stimulus qui provoque la fureur, la peur ou le contentement d'un animal vienne à disparaître, et son état mental s'en trouvera aussitôt modifié. La fureur, la peur ou le contentement s'évanouissent comme par enchantement. On peut donc dire que l'animal vit dans l'instant présent. Il est en harmonie² avec le monde, dans le fait qu'il ne se pose pas de questions sur la nature du monde et que tout son comportement est entièrement déterminé par des sensations. Il est immergé dans son milieu avec lequel il ne fait qu'un³.

Certaines espèces animales ont développé des capacités neuronales leur permettant de mémoriser et de reproduire des séquences d'actions relativement complexes. Alors que les comportements de base sont essentiellement sensori-moteurs⁴, il existe des séquences comportementales telles que la chasse qui ne sont pas déclenchées directement par des stimuli. Elles utilisent simplement les stimuli dans le cadre de séquences de comportement relativement semblables et répétitives⁵, lesquelles doivent parfois être apprises (par exemple, le processus de construction de nid, les techniques de chasse et surtout les différentes formes de reconnaissance sociale, telles que le chant, sont le résultat d'un mécanisme qui inclut l'interaction avec les semblables).

Cette capacité a permis à des espèces animales de plus en plus évoluées d'occuper des niches écologiques dans lesquelles elles ont pu se reproduire, se développer et évoluer. C'est ainsi que notre espèce est apparue : par le développement du langage, corrélé à celui d'habileté manuelle, celui qui allait devenir l'Homme, a lentement élaboré des formes de raisonnement pratique. Comme l'a montré Leroi-Gourhan (cf. *Le geste et la parole*, Albin-Michel, 1964), le langage articulé et l'usage d'outils se sont développés ensemble, les deux supposant la mise en oeuvre de séquences d'actions complexes que seuls des cerveaux ayant un puissant cortex pouvaient élaborer. Ces opérations sont caractérisées par l'anticipation et la représentation : faire un outil suppose que l'on sache se projeter dans l'utilisation de cet outil, et donc imaginer à l'avance sa fonction. De même la description de scènes vécues repose avant tout sur la

² Qui n'est pas d'ailleurs pas exempte de dis-harmonie. Par exemple notre colonne vertébrale n'est pas totalement adaptée à la station verticale et porte le poids de notre histoire évolutive.

³ Attention, il ne s'agit pas d'une harmonie pré-établie, comme celle que postulait Leibniz, mais seulement d'une symbiose qui résulte d'un ensemble de co-adaptations des individus à leur environnemen, et donc aux autres individus avec lesquels il interagit.

⁴ On appelle sensori-moteur un comportement dans lequel les sensations, qui correspondent à des stimuli de l'environnement, sont les causes des actions qui elles-mêmes provoquent d'autres sensations, et ainsi de suite.

⁵ Pour en savoir plus sur ce sujet, on pourra se référer aux livres de K. Lorenz (par exemple, *les fondements de l'éthologie*, Flammarion, 1984) ou bien au *Dictionnaire du comportement animal* de D. McFarland, R. Laffont, 1990, qui propose une bonne synthèse des connaissances dont on dispose actuellement.

mémoire et la représentation de ces situations. Or la possibilité d'anticiper des lignes d'action et de pouvoir raconter des scènes passées présente un grand avantage adaptatif. En évaluant les conséquences d'une action possible, on peut résoudre un problème sans avoir à les tester par expérience directe, ce qui est moins dangereux que d'accomplir l'action elle-même. De plus, en faisant partager une expérience, même approximativement, l'observation qu'effectue un individu peut être transmise au groupe dans son entier et ainsi améliorer les capacités d'actions collectives.

Ainsi, la parole et la représentation mentale ont permis à l'espèce humaine de se reproduire et de se répandre sur un territoire considérable afin d'occuper des espaces aussi divers que la savane africaine ou les régions polaires. Ensuite, par l'évolution des capacités de représentations temporelles et de leur intégration dans le langage, l'être humain a commencé à coordonner ses souvenirs et à se rendre compte qu'il était mortel. Bien plus tard, il y a « seulement » quelque 70 000 ans, l'homme a commencé à enterrer rituellement des morts, ce qui atteste déjà d'une conception du sacré et de la conscience d'être. Ainsi notre capacité à comprendre, représenter et décrire les choses, n'est pas apparue d'un seul coup, sous l'effet d'une baguette magique : elle est le fruit d'une lente maturation issue d'une pratique.

Ainsi, si le monde nous apparaît comme nous le voyons, c'est parce que les représentations que nous pouvons en avoir sont adéquates relativement aux actions que nous pouvons faire sur ce monde, et non parce qu'il posséderait une quelconque essence qui nous serait intelligible comme on le croyait au moyen âge. Par exemple, une fleur nous apparaît bien comme une fleur à notre niveau d'observation. Mais vue au microscope ou bien de Mars, la fleur n'existe plus : amas d'atomes ou bien composant d'une végétation, il devient difficile d'identifier ce qui est une fleur et ce qui n'en est plus.

De l'évolution des espèces au développement de l'individu

L'évolution de l'espèce se retrouve au niveau de l'individu. Tout individu passe par une série de stades, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge adulte. C'est la psychologie du développement de l'enfant, et en particulier Wallon et Piaget, qui ont montré l'importance des phases par lesquelles un enfant, par interaction avec le monde et avec d'autres personnes de son entourage, construit sa conception du monde en se construisant lui-même. Piaget, notamment, a montré que les facultés cognitives d'un individu sont élaborées progressivement, à partir d'une phase sensori-motrice et d'une action opératoire du sujet sur le monde. L'individu se construit peu à peu en se décentrant, c'est-à-dire en perdant un peu de la fusion initiale qu'il possède avec le monde lorsqu'il est encore bébé. Jusqu'à l'âge de six mois environ, le bébé est comme un animal, en état d'indifférenciation avec son milieu. Il ne se distingue pas de l'environnement et ne reconnaît pas encore le caractère permanent des objets. Ce n'est que vers 9 mois–1 ans que les objets conservent, pour l'enfant, une certaine permanence. Il faut attendre 18 mois-2 ans pour que le langage se développe et que la conscience de soi apparaisse en même temps que les premières peurs nocturnes.

Puis, par le biais des opérations qu'il applique au monde et aux mots, l'enfant commence à construire des représentations que l'on pourrait qualifier de pré-conceptuelles, car elles portent essentiellement sur des choses concrètes, le langage se bornant à rendre présent ce qui est absent. Les représentations du temps et de l'espace — des catégories supposées pourtant *a priori* par Kant — n'apparaîtront en fait que bien plus tard. Elles nécessitent une prise de conscience des actions que l'individu peut accomplir dans son environnement, et donc la capacité de décrire le monde avec des mots et de communiquer avec autrui.

C'est en effet en parlant, en écoutant ce que nous disons et les réponses de ceux qui nous entourent que nous construisons la notion du "Moi". Un enfant de 12 à 18 mois n'a pas encore d'idée de soi bien établie. Il est encore tout entier dans le monde, et ne s'est pas encore conçu comme objet de sa propre connaissance. Mais bientôt, par le biais du langage, l'enfant va être capable de se désigner et donc de se penser comme une chose. Il va dire d'abord "Toto dodo" pour indiquer qu'il a sommeil. Cela ne veut pas dire, comme on le croit souvent, que sa connaissance de la langue est encore imparfaite, et qu'il suffit à un enfant de simplement savoir prononcer les mots et de les coordonner pour qu'il dispose d'une véritable compétence de langue. Non, c'est parce qu'il passe par une phase où il commence à se désigner, et donc à se penser comme un objet, qu'il acquerra par la suite l'état de sujet, c'est à dire la possibilité d'identifier le "je" avec sa représentation de lui-même en tant qu'objet. Avant cet âge et l'acquisition du langage, le petit de l'Homme n'a pas encore conscience de lui-même. Il ressent ce qui se passe, il agit en fonction de désirs/pulsions, il mémorise des situations, c'est à dire des associations entre un décor et des actes à accomplir. La mémoire n'est alors qu'une simple faculté d'analyse des régularités dans l'environnement. Puisqu'il n'y a pas de représentation cognitive symbolique, il n'y a pas non plus de mémoire des choses et des êtres indépendamment des situations dans lesquels ils interviennent.

L'apparition de la conscience

Vers 18-24 mois l'enfant commence à prendre conscience de lui. Mais en même temps les peurs, et en particulier la peur du noir, apparaît. Il prend en effet conscience qu'il est la cause de changements dans le monde mais que d'autres phénomènes qu'il ne maîtrise pas sont aussi capables de produire des transformations non voulues qui peuvent lui faire du mal. Le Soi se différencie : d'un côté la conscience qui s'appuie sur le langage, et de l'autre le reste de la psyché qui n'a pas accès au langage articulé et s'exprime sous la forme de projections.

La conscience n'est qu'un petit «processeur» dans l'immensité de la psyché. Presque tout est inconscient. Les mécanismes d'interprétation de situations et de coordination d'action nous sont généralement inaccessibles par l'introspection. Comment faisons nous pour reconnaître un visage ou un parfum ? Comment fait un tennisman de haut niveau pour retourner une balle lancée à 200 km/h ? Pourquoi trouvons nous une personne (de l'autre sexe) particulièrement attirante ? Ces phénomènes nous sont impénétrables parce qu'ils portent sur des mécanismes presque automatiques et de très bas niveau. Le Moi est ainsi une

entité psychique, support des modèles de soi (dont le modèle minimal réside simplement dans la prise de conscience immédiate de l'action individuelle, «c'est moi qui agis»), qui s'est différenciée de la psyché globale. Il y a donc une fragmentation entre ce Moi et l'ensemble de la psyché qui constitue un clivage fondamental caractéristique de l'être humain : le Moi n'est pas en prise directe sur l'inconscient. Il n'a pas accès aux états du corps. Même s'il ressent certaines sensations corporelles, il n'a pas conscience des processus effectifs, biologiques et psychiques, qui se passent en lui.

Nous ne pouvons donc nous comprendre que par l'extérieur, par l'élaboration de modèles explicatifs qui conceptualisent nos sensations et nos observations et leur donne un sens. C'est ainsi que les mythes, puis la philosophie et enfin la recherche scientifique ont élaboré des modèles de plus en plus précis de notre fonctionnement mental. Nous ne pensons plus que Eros et Thanatos président à notre destinée, sauf au figuré. De même, nous ne concevons plus l'âme comme la forme du corps et nos sentiments comme des affections de l'âme, comme le prétendait Aristote et l'ensemble des philosophes scolastiques avec lui. Aujourd'hui, c'est la représentation psychanalytique qui domine, peu à peu remplacée par des modèles tirées des sciences cognitives. On passe ainsi d'une conception mythique, mais fondée entièrement sur des croyances à des explications plus précises, plus rigoureuses, mais dont on mesure mieux leur valeur relative.

Mais cette élaboration de plus en plus rationnelle de notre vie psychique ne se fait pas naturellement car les éléments inconscients du psychisme viennent à la conscience non pas sous une forme développée, logique, mais sous la forme d'images, de *phantasmata* disaient les scholastiques, qui sont projetées sur le monde. En effet, notre système cognitif, comme on le pensait jadis de la Nature, a horreur du vide. Comme l'a montré Bachelard (cf. la *Psychanalyse du Feu*, Gallimard, 1949), il comble automatiquement tout ce qu'il ne comprend pas par des modèles issus de ses projections inconscientes qu'il conçoit comme des réalités objectives.

C'est ainsi que se construisent les peurs des démons et du loup, le racisme et l'anti-sémitisme et d'une manière générale l'appréhension de tout ce qui est mal connu. De même, ces projections sont à la base de nos explications du monde. Ainsi la pensée animiste considère qu'à chaque chose « animée » telle qu'un arbre, un animal ou un nuage, voire un rocher, est associée un être qui est à la base de sa « vie ». Les arbres vivent et ont conscience car ils se développent, les animaux parlent et portent une certaine sagesse, le vent est le souffle d'un Dieu, et l'état du monde est le résultat de combats entre les Dieux⁶.

Ainsi, il ne faut pas voir la pensée animiste comme un reste archaïque et ridicule de l'évolution psychique, mais au contraire comme un regard éclairant

⁶ Cette pensée, qui est primitive à la base, peut aussi être très évoluée, si elle n'est plus vécue comme réaliste mais comme symbolique. Dans ce cas, les esprits sont effectivement considérés comme des projections psychologiques et les différents mythes et rites servent alors de voies pour l'intégration de l'homme au Cosmos, comme le montre la résurgence de pratiques Druidiques par exemple.

sur notre propre fonctionnement psychique inconscient. Dans ce cadre, la pensée magique, animiste et religieuse traditionnelle, si elle n'est pas prise au pied de la lettre comme on a malheureusement voulu nous le faire croire, est une manifestation de notre fonctionnement psychique, auquel notre système rationnel de construction de modèles, notre pensée « logique », n'a pas accès. La pensée symbolique n'est donc pas inutile. Mieux, elle est l'une des quelques méthodes que nous ayons pour accéder à notre Soi, c'est-à-dire à notre Être essentiel. Nous y reviendrons.

Les formes de conscience

L'élaboration de notre psychisme s'est donc poursuivie sur un double plan. D'une part le développement du langage a permis l'élaboration d'une conceptualisation, et d'autre part la réflexion de ce langage sur nous-mêmes a conduit à la production d'une dissociation dans notre esprit entre un Moi agissant et un Moi spectateur, analyste et critique.

Le premier Moi, est celui de la conscience immédiate, de la perception globale. Plongé dans une activité, j'agis. Je perçois le monde de manière unifiée en portant mon attention sur telle ou telle action, sur telle ou telle perception. Il n'y a pas de prise en compte du temps, ni de la logique qui préside aux actions. Tout est appréhendé globalement, dans l'ici et le maintenant.

C'est la conscience que l'on a lorsqu'on est plongé dans une activité dans laquelle « on s'oublie ». Lorsqu'on est concentré sur un travail, lorsqu'on pratique un sport, l'esprit est tout occupé à sa tâche. On vit la chose. On participe au monde dans ce que l'on fait. Ce premier Moi n'est pas conscient de manière réflexive de lui-même. Il ne peut être son propre objet d'intérêt. Il n'est capable que d'une chose : appréhender globalement le monde sans l'usage des mots. On dit généralement, depuis l'hypothèse de Broca, que c'est le cerveau droit qui en est le responsable.

Ce Moi est certainement apparu le premier dans l'évolution : les grands singes, et notamment les chimpanzés, semblent en disposer. C'est aussi ce Moi qui est en liaison avec ce que l'on appelle notre inconscient. Il ressent directement les pulsions des couches plus archaïques de notre cerveau et ces pulsions se transforment en image, en sons, en odeurs, c'est à dire en un ensemble d'éléments signifiants. C'est pourquoi les pensées inconscientes, et notamment les rêves, s'expriment sous la forme essentiellement d'images globales, qui ne présentent pas de logique apparente (bien qu'il en existe une plus profonde qui peut être interprétée).

Le second Moi s'est développé avec le langage. Il est spectateur et locuteur, logicien et analyste, voire juge et critique. Sa fonction première est de décrire le monde, de le conceptualiser, de l'analyser à l'aide du langage et du raisonnement. On suppose que c'est la partie gauche du cerveau qui est plutôt responsable de ce fonctionnement. C'est elle qui permet de dire « Jean a pris un verre » alors que la partie droite n'autorise qu'une perception immédiate de la situation. En prenant l'individu comme objet de son analyse, ce Moi « analyste » se construit un modèle du « je », une représentation discursive du corps propre. De plus, il peut se scinder et prendre l'aspect de plusieurs personnes dialoguant ensemble. C'est

d'ailleurs en lui que s'effectue ce dialogue intérieur caractéristique de la pensée réflexive.

CONSEQUENCES POUR LA SPIRITUALITE

Spiritualité et prise de conscience

A partir de ce que nous venons de développer, nous pouvons commencer à entrevoir une base cognitive, et donc matérialiste, de la spiritualité. Cette dernière, s'appuie sur une prise de conscience qui, comme les deux Moi qui nous habitent, est double : la première est intellectuelle, et s'effectue dans le cadre de notre Moi « logique », la seconde est « expérientielle » et passe par la conscience immédiate.

La prise de conscience intellectuelle repose sur le fait que nos modèles ne sont que des approximations du monde, produits de l'évolution des espèces et de notre développement personnel dans une culture donnée. Comme nous venons de le voir, nous n'avons pas accès directement à ce qu'est le monde. Nous devons passer par des modèles qui ont été développés, pour des raisons pragmatiques, afin que nous puissions agir avec efficacité. Mais cela ne nous permet pas d'appréhender la Vérité ou l'Absolu, ni d'ailleurs de connaître le monde « en soi ». Comme l'a montré Kant, seuls les phénomènes nous sont accessibles.

Cela suppose donc que le Vrai et la Connaissance résident au delà de nos capacités intellectuelles, au delà de nos concepts usuels. C'est d'ailleurs le principe de la théologie négative, qui tente d'appréhender Dieu, non pas par ce qu'il est mais par ce qu'il n'est pas. Cette méthode qui consiste à nier toute qualité positive à Dieu, habitue l'esprit à renoncer progressivement à toute détermination concevable sur laquelle il pourrait se reposer. Si la chose en soi n'est pas accessible par des concepts, la Vérité se situe nécessairement au-delà : la raison, poussée à l'extrême, aboutit à l'inconnaissable, à l'inintelligible intellectuellement. Comme l'a dit Wittgenstein, l'indicible ne peut se dire. Il ne peut que se montrer. Devant l'énigme de l'existence, le langage ordinaire atteint ses limites infranchissables.

La prise de conscience expérientielle est donc la conséquence et le double de la prise de conscience intellectuelle. Elle repose sur une conscience immédiate d'être au monde, sur l'intériorisation et le ressenti de notre participation à l'ensemble du Cosmos. Nous ne sommes qu'une cellule dans le grand tout, un maillon d'une longue chaîne de vie qui a commencé avant nous et qui se prolongera bien après nous⁷. Notre Moi, et son éventuelle survie après la mort, apparaît donc comme secondaire, comme une construction importante mais contingente de l'évolution

⁷ Bien que cela soit une évidence, cela vaut la peine de méditer ceci : « tous nos ancêtres, et même les plus lointains, qu'il s'agisse de quadrupèdes ou de poissons, ont survécu. Tout du moins jusqu'à ce qu'ils se soient reproduits. Aucun n'est mort en bas âge... ». Je ne peux m'empêcher de contempler cette chaîne de vie avec beaucoup de sympathie pour mes lointains ancêtres, lesquels sont peut être aussi les vôtres, cousin lecteur.

du monde. La sagesse comme l'indique Spinoza réside «dans la connaissance de l'union de l'esprit avec toute la nature» et j'ajouterais dans la conscience interne de l'union de cet esprit avec la nature. Mais cette démarche est difficile car elle va a priori à l'encontre du développement intellectuel. C'est à la fois le développement du Moi analyste, et simultanément la prise de conscience de sa propre limite qui doit lui faire renoncer à la prétention de connaître effectivement le monde dans sa Vérité. N'est ce pas d'ailleurs ce renoncement que l'on rencontre dans toutes les grandes traditions lorsqu'on cherche à lire au-delà du sens premier ? Comme le dit Jean-Yves Leloup dans sa traduction et commentaire du verset suivant de l'évangile de Jean (verset XII-24-25)⁸ :

Qui s'attache à sa vie la perd. Qui ne s'attache pas à sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle (la vie en pérennité traduit A. Chouraqui).

« celui qui n'est pas attaché à sa vision "psychique" (c'est-à-dire dans nos termes dualiste et objectiviste) du monde et de la vie et celui qui est capable d'endurer la "mort" de ses représentations et de ses identifications (de son Moi disions nous) peut naître alors à une nouvelle conscience, entrer dans la dimension du "pneumatique" ou spirituelle de son être, entrer dans le domaine de la non-mort, de la non-temporalité, que Ieschoua (Jésus) appelle : la vie éternelle, pour la distinguer (mais non pour la séparer) de la vie temporelle, car c'est au cœur même de cette vie passagère, "psychique", que peut se produire l'Éveil et la genèse de notre être de lumière ».

Cela ne signifie pas qu'il existe une autre vie différente de celle que nous vivons, malgré tout le désir que nous pouvons en avoir, mais simplement que nous ne sommes qu'un maillon, un petit « porteur de lumière », acteur et témoin de l'immensité du vivant et du mystère de l'Être. Rien d'autre. Mais quelle difficulté pour le comprendre dans son intellect et dans sa chair.

De l'importance du symbolisme

Le rapport entre conscience intellectuelle et conscience immédiate permet de comprendre la portée et l'importance du symbolisme pour le développement de la spiritualité. De même que la méditation est la réponse normale de l'individu qui fait l'expérience de l'ineffable et de l'inconcevable, la relation au symbole est un autre mode d'accès à la connaissance par la mise en résonance d'un psychisme avec un ensemble d'images qui font « sens ». Un symbole n'est pas seulement un « signe » conventionnel, un renvoi qui désigne quelque chose d'autre par la vertu d'un code, mais une mise en relation entre un contenu extérieur et une structure psychique.

Tous les symbolistes le disent : un symbole doit être vécu. La compréhension intellectuelle ne suffit pas. En effet, ce type de compréhension passe par un découpage conceptuel qui, comme on l'a vu, est nécessairement réducteur. Cela ne signifie pas qu'une compréhension intellectuelle est inutile, mais seulement qu'elle est limitante, et par là même que le symbole n'atteint pas son but qui est d'aboutir à l'universel. Inversement, l'expérience toute seule si elle n'est pas

⁸ J.-Y. Leloup, L'évangile de Jean, Albin Michel, Spiritualités vivantes, 1989, p233.

soutenue par une démarche intellectuelle profonde, risque de tourner à vide et de s'attacher à des pensées dogmatiques et obscurantistes. Le symbole constitue ainsi un rapport vivant entre les choses et l'esprit, et c'est ce rapport qui doit être compris globalement par une approche méthodique dans laquelle notre système cognitif se met progressivement en phase avec l'inconscient, c'est à dire avec la structure archétypale sous-jacente. L'être profond résulte de cette union psychique, que la symbolique alchimique représente sous les traits des noces du roi et de la reine.

CONCLUSION : MATERIALISME ET REENCHANTEMENT

On croit souvent que le matérialisme conduit au désenchantement. J'ai voulu montrer ici qu'il n'en est rien et qu'un matérialisme, non-objectiviste, poussé à ses conséquences ultimes débouche naturellement sur une pensée spirituelle, sur une prise de conscience de l'Être dans le Cosmos. Il n'est nul besoin de supposer un quelconque dualisme corps-esprit, un quelconque vitalisme pour que l'esprit aille se plonger au cœur de la Conscience universelle. La vie individuelle est éphémère et l'esprit d'un individu ne demeure vraisemblablement pas après sa mort. Mais en dépassant les concepts objectivistes et réalistes que l'on attache, par erreur, au matérialisme, il est possible d'atteindre la vie dans l'éternité et ainsi de renouer avec toutes les grandes traditions spirituelles.